

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Jacqueline Ferry
Maître en francophonie

Lettres québécoises

Numéro 42, été 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39694ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lettres québécoises (1986). Jacqueline Ferry : maître en francophonie. *Lettres québécoises*, (42), 9–10.

JACQUELINE FERRY

MAÎTRE EN FRANCOPHONIE

Venue passer quelques mois à Montréal, histoire de se remettre dans le bain des littératures francophones et de la littérature québécoise en particulier, nous l'avons rencontrée et nous lui avons posé quelques questions.

L.Q. Vous êtes en congé sabbatique ou est-ce que ce sont les vacances, chez vous, en Nouvelle-Zélande?

J.F. Oui, je suis en congé de recherche. Mes six mois de congé comprennent en partie des vacances d'été de janvier-février et notre premier semestre d'enseignement. Je reprendrai les cours début juillet.

L.Q. Vous êtes Française d'origine, mais si je ne me trompe, vous avez fait carrière en Nouvelle-Zélande, dans l'enseignement de la littérature française d'abord?

J.F. Je suis effectivement Française d'origine. J'ai toutefois, à ce point précis de ma vie, passé plus d'années en Nouvelle-Zélande, mon pays d'adoption que dans mon pays natal. J'enseigne depuis 1961 au département des Langues romanes de l'Université Victoria, à Wellington, en qualité de maître de conférences (ce qui correspond dans notre système à Senior Lecturer).

L.Q. Qu'est-ce qui vous a amené à vous intéresser aux littératures francophones et surtout à la littérature québécoise?

J.F. Il est difficile de répondre de façon satisfaisante à cette question en quelques phrases... De nombreux facteurs ont contribué, certains peut-être même à mon insu, à me conduire vers le Québec. Un soir en Nouvelle-Zélande (vers 1966), j'ai vu à la télévision, une adaptation du *Libraire* de G. Bessette. La semaine suivante, je me suis rendue au Haut-Commissariat des Affaires canadiennes en Nouvelle-Zélande pour emprunter, comme on disait à l'époque, des livres d'expression française. J'ai ainsi commencé à lire G. Roy, M.-C. Blais, G. Bessette et bien d'autres... Juste avant cette première prise de contact avec les écrivains et écrivaines du Québec, j'enseignais le Nouveau Roman et la Nouvelle Critique, alors les derniers nés de la littérature française. J'avais été ravie et avais applaudi leur désir de nettoyage de printemps de la langue française, puis je m'étais un peu lassée de leurs gammes et exercices de style, brillants parfois mais manquant de chaleur humaine. De plus les querelles et rivalités internes semblaient souvent dépourvues d'intérêt aux antipodes (comme le groupe *Tel quel* par exemple). J'étais devenue, d'autre part, de plus en plus sensible à l'émergence de la francophonie of-



Jacqueline Ferry

frant la possibilité de lire des oeuvres provenant du monde entier, et de communiquer grâce à la langue française avec des groupes ethniques les plus divers.

L.Q. Vous avez fait plusieurs séjours au Canada et au Québec?

J.F. J'ai fait quatre séjours au Québec et au Canada, au cours de mes congés de recherche, que je partage depuis 1971, entre la France et le Canada.

L.Q. Vous êtes spécialiste du dix-huitième siècle français. Les étudiants en littérature française n'ont pas de difficulté, je crois, à s'intéresser au siècle de Lumières. Est-ce que ce sont les mêmes, chez vous, qui s'intéressent aussi à la littérature francophone ou québécoise?

J.F. Je suis dix-huitiémiste de formation et de coeur. Nos étudiants s'intéressent au siècle de Lumières, peut-être parce qu'il exige des connaissances sociales, politiques, historiques, économiques, philosophiques, anthropologiques, enfin un peu encyclopédiques, si on veut vraiment comprendre les grandes remises en question qui ont marqué ce siècle. À une époque où le mot littérature est devenu, disons quelque peu suspect, l'étudiant se sent peut-être plus à l'aise dans un domaine aussi largement ouvert aux sciences humaines. Ce sont souvent les mêmes étudiants qui se passionnent pour les écrivains et écrivaines du Québec. Ils ont déjà rencontré, au pays D'Adario, «le Noble ou l'Ignoble

Sauvage»; car je commence toujours mes cours sur les Lumières Lahontan. Je suis consciente que tous les grands philosophes du 18^e l'ont pillé, sans toujours reconnaître leur dette à son égard, et ils ont tous appuyé certains aspects de leurs systèmes sur son vécu en Canada, au pays des Hurons.

De nos jours, le Canada et le Québec restent un poste avancé en terre francophone, comme l'a prouvé le dernier sommet sur la Francophonie, à Paris, en février dernier.

Il peut sembler paradoxal que ce soit le siècle des Lumières qui conduise au Québec, puisque c'est la période qui a été la plus escamotée et la plus critiquée de tous les siècles de littérature française enseignés du Québec traditionnel. Je vois pourtant un certain rapport entre les aspirations des Québécois au moment de la Révolution tranquille, aspirations à une plus grande justice sociale, à une démocratie plus effective, à un désir de bonheur dans ce monde et non dans l'autre, à une joie et jouissance de vivre semblable à celles des Français tout au long du 18^e siècle.

L.Q. Quels sont les auteurs québécois que vous mettez au programme, dans votre université, à Wellington, et ce cours de littérature québécoise, revient-il tous les ans ou tous les deux ans?

J.F. J'ai incorporé la littérature québécoise à mon programme d'enseignement depuis 1972. Je poursuis contre vents et marées, malgré les restructurations et coupures de toutes sortes dont nous sommes victimes depuis les dernières années de crises économiques mondiales (sans m'attarder ici sur les difficultés énormes que nous avons à nous procurer les livres québécois...). Le Québec fait partie de mes cours sur la francophonie au niveau général d'une option de civilisation française. J'emploie, pour la plus grande joie de mes étudiants, la chanson québécoise dans les cours de langue à tous les niveaux, ainsi que depuis les deux dernières années, la nouvelle (en 1986 «le Téléphone» de G. Roy) et des échantillons modestes, mais appréciés, de poésie. Les écrivains qui m'avaient ébloui, il y a plus de 15 ans, continuent à enchanter mes étudiants, même si les oeuvres au programme ont changé au cours des années. Ce que j'offrais chaque année: le roman québécois, au niveau de la 2^e et 3^e année de notre B.A., je l'offre maintenant tous les deux ans... G. Roy, M.-C. Blais, A. Hébert, J. Godbout, J. Ferron, H. Aquin... Au niveau de la maîtrise, je supervise, en ce moment, un projet comparatif d'écrivaines françaises et québécoises, comprenant M. Mailhot et L. Blouin.

L.Q. Est-ce que ces histoires du *Rainbow Warrior*, l'an passé, n'ont pas jeté un peu de discrédit sur vos cours de littérature française?

J.F. Le sabotage du *Rainbow Warrior* appartenant à l'organisation Greenpeace, pro-

voquant la mort du photographe portugais retourné à bord, et causé par des espions français le 1^{er} juillet 1985 (ce que la France après de nombreux mensonges a dû admettre) a jeté un froid entre les deux pays. Nos étudiants et moi-même, avons eu des difficultés à comprendre l'énormité d'une telle action. La réalité une fois de plus semblait dépasser la fiction. Après tous ces mois, je n'arrive toujours pas à saisir la logique cartésienne... d'un acte entrepris à grands frais pour le contribuable français, niant la souveraineté nationale d'un peuple ami (de nombreux Néo-Zélandais se sont fait tuer en 1914 et à la dernière guerre pour nous aider à obtenir la victoire...). Si le but des responsables était de faire disparaître toute opposition aux tests nucléaires français dans le Pacifique, cet acte de terrorisme n'a pas manqué d'attirer l'attention du monde entier sur la conduite de la France. Il ne me reste qu'à espérer que nos étudiants soient assez éclairés pour séparer la politique française d'une part et la culture française d'autre part...

L.Q. Vous vous documentez, à l'heure actuelle, sur le féminisme. Est-ce que Montréal et par extension le Canada est un bon endroit pour étudier ce qui se passe dans ce domaine?

J.F. Je suis avec intérêt le développement des études féministes, maintenant au programme des six universités néo-zélandaises. Ma présence à Montréal a été motivée par la visite en 1984, lors du Deuxième séminaire des Études canadiennes, à Christchurch en Nouvelle-Zélande, du professeure Maïr Verthuy, alors à l'Institut Simone-de-Beauvoir de l'Université Concordia. Son dynamisme à cette conférence ainsi que celui de sa collègue de Colombie-Britannique, la professeure J. Waltie-Waters (l'une avait donné une communication sur C. Jasmin et J. Ferron et l'autre sur *l'Eugélonne* de L. Bersianik) m'avait vivement engagée à venir me rendre compte de visu, de ce qui se passait à Montréal et au Canada. Je peux dire que je repars enchantée de mon séjour, tant par la stimulation et la gentillesse que j'y ai trouvées. Par ses écrivaines, et les programmes d'études qui leur sont consacrés, le Québec occupe une position d'avant garde. Il me semble aussi, que le féminisme aura directement ou indirectement touché plus de femmes de divers milieux et plus profondément que dans d'autres pays où il s'est limité à certains groupes d'intellectuels. D'autre part, ce que continuent de produire les écrivaines, qu'il s'agisse de N.

Brossard, de L. Gagnon, de F. Théoret, de Y. Villemaire, de M. Ouellette-Michalska, de M. de Sève, de P. Harvey, pour ne citer que celles que j'ai lues pendant mon séjour me semblent à la fois passionnant et de grande qualité. Les écrivaines en partant à la recherche de l'identité féminine développent une écriture originale et authentiquement québécoise.

L.Q. Est-ce que vous ramenez quelques livres québécois dans vos bagages?

J.F. Comme nous n'avons aucun accès à la production livresque canadienne et québécoise en Nouvelle-Zélande, je viens d'expédier une malle entière de livres, disques et cassettes du Québec. Je citerai, entre autres, *la Lettre aérienne* de N. Brossard, *Encore une partie pour Berri* de P. Harvey, *Pour un féminisme libertaire* de M. de Sève, *Une enfance à l'eau bénite* de D. Bombardier, *Métamorphoses de la Reine* de P. Fleutiaux, *Sommeil d'hiver* de M.-C. Blais, *Maryse* de F. Noël et bien d'autres...

On nous écrit

Remarques à propos de la nouvelle bourgeoisie littéraire

Dans son numéro du «Printemps 86», sous la plume d'Yvon Bernier, *Lettres québécoises* nous apprend que les professeurs «s'avèrent véritablement les avatars des grands bourgeois de naguère» (s'il n'est pas déjà professeur, l'auteur de cette phrase aspire à le devenir), parce que, tout le monde le sait, les professeurs n'ont rien d'autre à faire que de jouer à écrire. C'est une vieille lune qui a la vie dure, mais permettez-moi de m'étonner qu'on ne pose jamais le même diagnostic en ce qui concerne les médecins écrivains, qui ont pourtant une belle tradition dans notre littérature. Volaient-ils leur temps aux malades? Et que dire des réalisateurs écrivains, qui vivent aussi aux frais de la Reine et osent écrire en plus de parler abondamment ou de montrer des images? Et des éditeurs écrivains qui tiennent en même temps les deux bouts de la chaîne? Il m'avait même semblé que le directeur de *Lettres québécoises* était en outre un professeur écrivain, ce qui lui donne trois cordes à son arc et nous induirait à penser qu'il doit bénéficier de loisirs énormes pour mener tout cela de front. Je ne sais pas s'il trouve encore le temps d'aller à la pêche.

Un bon cours universitaire permettrait à l'auteur de venir à bout de ce vieux préjugé qui se donne des airs de théorie, tout en prouvant sans doute que les professeurs, comme les écrivains qui pratiquent d'autres métiers pour en vivre, écrivent toujours en rognant sur leurs loisirs et souvent leur santé, en multipliant le temps qu'ils n'ont pas plutôt qu'en volant du temps aux autres. Simplement parce qu'écrire, c'est une attitude de tous les instants, et non pas une activité pour meubler ses loisirs lors-

qu'on n'a rien d'autre à faire. Vive le loisir intérieur!

Bien bourgeoisement vôtre,

Noël Audet

Ndlr. M. Audet devrait être heureux d'apprendre que celui qui fait passer les professeurs pour de «grands bourgeois de naguère» est lui-même professeur de littérature depuis une vingtaine d'années.

Granby, le 19 janvier 1986

Madame Caroline Bayard
a/s *Lettres québécoises*
C.P. 1840, succ. B
Montréal, Québec, H3B 3L4

Chère madame Bayard,

À la suite de votre critique du livre *De ce nom de l'amour*, publié aux éditions Tryptique/Ponctuation, je me vois dans l'obligation de nommer certains détails qui m'apparaissent, ma foi, impensables et inimaginables quand on fait le métier de critique littéraire.

D'abord m'identifier, me nommer et je signe ici:
LOUISE COITEUX.

Maintenant, il vous faudra refaire le trajet de ce livre où la seule auteure Danielle Fournier échoue malgré son «ingéniosité». Il vous faudra donc reprendre ce livre, *NOTRE* livre tête-bêche, aux voix «naïve et primesautière» et «cosmopolite et plutôt lasse» et une fois ce livre-là entre vos mains, encore le retourner, le regarder... vous y lirez alors... deux noms, deux dédicaces, deux sous-titres...

Et après cet exercice, il s'agira de votre effort de lecture: histoire de voir si vous prenez le temps de lire avant de critiquer...

Je trouve dommage que votre critique soit si incomplète. Madame Bayard, si je puis me le permettre, sachez qu'il y a bien *DEUX* auteures pour *UN* livre. Mais ce qui est encore plus dommage, c'est que votre critique démolit d'une part le texte et l'écriture de Danielle Fournier, lui attribuant tous les «balbutiements brouillons» et donc un mauvais travail pour ne pas dire un mauvais objet, et d'autre part, vous m'ignorez complètement. Je suis alors pour vous qu'un pseudonyme, une non-existence, un faux: mais Louise Coiteux n'est pas un déguisement de Danielle Fournier. Erreur très grave, du moins me semble-t-il, de la part d'un/e critique.

Je crois, ici, inutile de vous fournir une bibliographie des textes que j'ai déjà publiés. Je ne pense pas que vous referez les itinéraires. De toutes manières, comme on dit, votre idée est faite... et on peut toujours se dire qu'il s'agit là d'une lecture... parmi tant d'autres.

Voilà, chère Madame, ce que j'avais à vous dire, ne serait-ce que pour remettre les choses à leur place.

Louise Coiteux.

Je crois que Louise à tout dit!

Danielle Fournier